L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 4 DECEMBRE 1857.

Imprimerie-Librairie par
G. F. WILSON & Co.
BUREAU DE L'ABEILLE.
G. F. WILSON, E. DUPONCEL.
E. DUVERGER, E. HARRY.

Rue de Chartres No. 63, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 4 DECEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

PAR BLACK & LEMONT—A 10 heures de matin, en leur magasin d'encan, rue de Chartres, No 77—Chaussures, chapeaux, habillements d'hiver.

PAR F. B. HERNANDEZ, constable, dans la Rotonde de la Bourse de la Cité rue St Louis—Droits, etc., dans un jugement pour une somme de $441 50.

Les Etats-Unis jugés en Europe.

Depuis que le peuple américain s'est lancé dans la carrière des aventures, l'opinion en Europe s'est habituée à le juger avec une extrême sévérité et à exagérer ses fautes. On a cru que nous ne pourrions comme nation beaucoup d'erreurs funestes, sans nous pourrait peut-être se montrer plus indulgent à notre égard. Notre position isolée et la faiblesse de nos voisins expliquent notre trop grande facilité à nous écarter du droit strict. Les Anglais dans l'Inde se montrent certainement beaucoup moins scrupuleux que les Américains de ce côté de l'Océan, et si en Europe ils se soumettent aux salutaires exigences du code international c'est que les puissances dont ils sont entourés leur commandent le respect des traités et des conventions.

L'attendance de la race anglo-saxonne est d'imposer sa domination aux faibles et de leur enlever leur territoire : les Anglais ont fait aussi peu d'efforts dans l'Inde pour civiliser les Hindous, que nous en Amérique pour civiliser les sauvages. Nous avons pris à ces derniers leurs terres et nous les avons refoulés dans l'ouest ; les ancêtres des Américains ont agi de la même manière en Asie. Nous habitaient l'Amérique et que l'Angleterre n'existait pas, les loyaux sujets de la reine Victoria porteraient plus loin que nous la pratique de la flibusterie. Il est vrai que si les Américains étaient transportés en Europe, il comprendraient vite la nécessité de mettre un frein à leur impétuosité et de céder moins facilement à leurs instincts.

Il est rare qu'une nation forte entourée de populations faibles ou énervées n'abuse point de sa puissance. En nous jugeant un doit donc tenir compte de la situation tout exceptionnelle où nous sommes placés et faire la part de l'entraînement contre lequel il est si difficile de se raidir quand on le rencontre pour obstacle autour de soi.

La presse européenne, qui juge nos actes d'une manière absolue, ne nous épargne pas les objurgations. Lorsque les journaux anglais s'occupent des Etats-Unis, ils ne manquent jamais de fulminer contre eux de terribles imprécations. Les feuilles françaises se montrent également toujours très sévères pour nous. Cette aversion de bon ton et de impartialité n'est vraiment étrange du dédaigneux systématique et d'une basse adulation. Notre attitude vis-à-vis de la France dans des circonstances graves, et, avons-le du courage de le dire, nos fanfaronnades nationales ont tout mal contribué à nous rendre sympathiques, surtout aux yeux des Français.

Un article très ridicule du *Herald* de New-York vient de fournir au *Constitutionnel* de Paris le sujet de réflexions fort peu flatteuses pour les Américains. Nous ne comprenons pas pour quoi le journal français ait pu prendre au sérieux cette colonne entière du journal de New-York. Evidemment il ne connaît pas le *Herald* qui ne parle qu'avec ironie et exagère ses fautes. On n'est pas moins surpris de voir comme nation beaucoup d'erreurs funestes, mais on pourrait peut-être se montrer plus indulgent à notre égard. Notre position isolée et la faiblesse de nos voisins expliquent notre trop grande facilité à nous écarter du droit strict. Les Anglais dans l'Inde se montrent certainement beaucoup moins scrupuleux que les Américains de ce côté de l'Océan, et si en Europe ils se soumettent aux salutaires exigences du code international c'est que les puissances dont ils sont entourés leur commandent le respect des traités et des conventions.

L'attendance de la race anglo-saxonne est d'imposer sa domination aux faibles et de leur enlever leur territoire : les Anglais ont fait aussi peu d'efforts dans l'Inde pour civiliser les Hindous, que nous en Amérique pour civiliser les sauvages. Nous avons pris à ces derniers leurs terres et nous les avons refoulés dans l'ouest ; les ancêtres des Américains ont agi de la même manière en Asie. Si nous habitaient l'Amérique et que l'Angleterre n'existât pas, les loyaux sujets de la reine Victoria porteraient plus loin que nous la pratique de la flibusterie. Il est vrai que si les Américains étaient transportés en Europe, il comprendraient vite la nécessité de mettre un frein à leur impétuosité et de céder moins facilement à leurs instincts.

Il est rare qu'une nation forte entourée de populations faibles ou énervées n'abuse point de sa puissance. En nous jugeant on doit donc tenir compte de la situation tout exceptionnelle où nous sommes placés et faire la part de l'entraînement contre lequel il est si difficile de se raidir quand on le rencontre pour obstacle autour de soi.

La presse européenne, qui juge nos actes d'une manière absolue, ne nous épargne pas les objurgations. Lorsque les journaux anglais s'occupent des Etats-Unis, ils ne manquent jamais de fulminer contre eux de terribles imprécations. Les feuilles françaises se montrent également toujours très sévères pour nous. Cette aversion de bon ton et de impartialité n'est vraiment étrange du dédaigneux systématique et d'une basse adulation. Notre attitude vis-à-vis de la France dans des circonstances graves, et, avons-le du courage de le dire, nos fanfaronnades nationales ont tout mal contribué à nous rendre sympathiques, surtout aux yeux des Français.

Un article très ridicule du *Herald* de New-York vient de fournir au *Constitutionnel* de Paris le sujet de réflexions fort peu flatteuses pour les Américains. Nous ne comprenons pas pour quoi ce